

DIANE MEUR



**SOUS LE CIEL
DES HOMMES**

roman

SABINE • WESPIESER  **ÉDITEUR**

SOUS LE CIEL DES HOMMES

DU MÊME AUTEUR

LA VIE DE MARDOCHÉE DE LÖWENFELS, ÉCRITE PAR LUI-MÊME
roman, Sabine Wespieser éditeur, 2002 ; Le Livre de poche, 2010

LE PRISONNIER DE SAINTE-PÉLAGIE
roman jeunesse, Labor, 2003 ; Mijade, 2010

LA DAME BLANCHE DE LA BIÈVRE
roman jeunesse, Labor, 2004

RAPTUS
roman, Sabine Wespieser éditeur, 2004

LES VIVANTS ET LES OMBRES
roman, Sabine Wespieser éditeur, 2007 ; Le Livre de poche, 2009
(prix Rossel 2007, prix du Roman historique 2008)

LES VILLES DE LA PLAINE
roman, Sabine Wespieser éditeur, 2011 ; Le Livre de poche, 2015
(prix de l'A.D.E.L.F. 2012 pour la Belgique francophone)

LA CARTE DES MENDELSSOHN
roman, Sabine Wespieser éditeur, 2015 ; Le Livre de poche, 2016

ENTRE LES RIVES
Traduire, écrire dans le pluriel des langues
essai, La Contre Allée, 2019

DIANE MEUR

SOUS LE CIEL DES HOMMES

roman



SABINE WESPIESER ÉDITEUR
13, RUE SÉGUIER, PARIS VI
2020

*Le projet de ce roman est né pendant une résidence d'écriture
à Lavigny (Fondation Ledig-Rowohl), en juillet 2016.*

© Sabine Wespieser éditeur, 2020

LA VILLE DORMAIT – non pas de son sommeil nocturne, mais de la trompeuse somnolence de ses dimanches après-midi. Un dimanche de novembre à Landvil vers les trois ou quatre heures, laisser derrière soi les rues du Vieux Quartier pour s'aventurer sur les pentes des diverses collines, de leurs banlieues effilochées sans comment ni pourquoi : une expérience du vide, ou de l'infini ? Le ciel est bas, sans l'être. Dans ces pays de montagnes où même le fond des vallées est déjà en altitude, la couche des nuages, c'est vrai, paraît à portée de main. Mais chacun y connaît aussi les coups de théâtre qui, en moins d'une demi-heure, peuvent déchirer ce voile accroché aux sommets, chacun le sait donc aussi relatif qu'éphémère.

D'ailleurs ce n'est pas du ciel chargé que tombe cette somnolence. C'est de la ville qu'elle monte. De ses réverbères, dont la lueur fond en halo dans le léger brouillard ; de ses tramways qui, dans les courbes, émettent un grincement poussif comme pour proclamer : Attention, aujourd'hui nous sommes rares. Trafic dominical.

Chaque rue semble une impasse. Chaque immeuble semble le dernier de la rue. À la vue du petit escalier

suspendu qui relie le trottoir à une porte d'entrée, au-dessus d'un demi-sous-sol plongé dans l'ombre, on ne pense plus à une demeure habitée par des hommes. On pense à un débarcadère, on se croit un instant dans un tableau d'Escher où, croyant monter toujours, on serait finalement arrivé au plus bas, aux rives du lac d'Éponne. Mais pas du tout. Derrière l'immeuble et ses buissons se profile une autre bâtisse, et encore une autre, à y mieux regarder. Signe flagrant de vie, il flotte dans l'air une odeur d'oignons frits, de soupe mise à cuire. Les gens mangent-ils si tôt ici, ou poussent-ils si loin le sens de l'anticipation ?

Si l'on descend effectivement vers le lac, la sensation d'infini revient en force. Ce n'est pas qu'il soit si grand : il faudrait un brouillard bien plus dense pour cacher les lumières d'Éponne sur la rive d'en face, le toit pointu du château grand-ducal, les tours ultramodernes du centre financier. On devine même, à un rougeoiement au-dessus de l'horizon, les grands lotissements et zones résidentielles qui, limitrophes de Landvil, n'en sont séparés que par la rivière, autrefois nette démarcation, aujourd'hui enjambée par plusieurs viaducs.

Mais ces lumières artificielles et ces silhouettes de bâtiments tiennent peu de place, au fond, dans le paysage. Ce que l'on voit surtout, un dimanche après-midi de novembre, depuis l'un des pontons où clapotent des vagues, c'est l'étendue gris moiré des eaux et son pendant céleste, d'une teinte presque identique. Les couleurs ont comme disparu du monde, et ce ne sont pas les rares mouettes

qui y changent grand-chose. Tout cela pourrait être un film en noir et blanc visionné après des décennies par des spectateurs que l'époque intéresse. Le temps n'a plus de repères sûrs, plus de bornes. Et l'espace non plus. Car cette masse continentale qu'on sent présente tout alentour sur des centaines de kilomètres, derrière collines, plaines et montagnes (des savants de l'Académie grand-ducale ont un jour avancé que le village d'Ordèt, à une heure de voiture d'ici, était en Europe le point le plus éloigné de toute mer, un calcul vigoureusement contesté par la Société internationale de géographie, ce qui n'a pas empêché Ordèt d'afficher sur des pancartes à l'entrée de ses trois rues : « *Ordèt, capitale du chou farci et cœur géométrique de l'Europe* »), cette masse, on ne peut que l'imaginer grise elle aussi, uniforme, et infranchissable par son uniformité même.

Quelques pas en direction de l'embarcadère ne dissipent pas cette impression. Deux ou trois passagers, très en avance, au vu des horaires placardés sous l'auvent, attendent le prochain bateau desservant les arrêts

Landvil Vieux Quartier

Landvil Plaisance

Pont de la Marène

Éponne place de la Paix

Éponne Château

Les Sablons

Zone d'activité du Bornu.

L'unique lampe ne parvient pas à réveiller les rouges et les bleus de ce panneau indicateur, ni les timides fantaisies

chromiques des bonnets, des écharpes. Quand le bateau, gris clair sur gris moiré, finit par s'approcher dans un lent *pot-pot-pot* qui semble en amortir l'accostage autant que ses bouées latérales, l'employé sauté à terre pour tirer la passerelle jette : « Vers le Bornu ? » d'un ton las et sceptique, sous lequel on entend : « Montez si ça vous chante. Mais vous savez, là ou ici, c'est un peu la même chose. »

Donc la ville gisait, comme un gros chat au creux d'un pouf, adonnée à des voluptés casanières, presque sans un mouvement. On aurait pourtant tort de s'y fier. Mouvement et changement paraissent suspendus dans le grand-duché d'Éponne, encore plus un jour comme celui-ci, un dimanche de novembre où l'humidité de montagnes invisibles vient se rabattre sur les basses terres, s'y enliser en brume. Tout ici s'emploie à bannir l'idée de changement, de mouvement : les fortunes stables, les clochers à bulbe restés intacts depuis le Moyen Âge, les guerres et invasions régulièrement évitées, et une continuité dynastique presque record. Avoir toujours été en marge de l'Histoire, tel est le mythe national le plus cher au cœur des Éponnois. Mais, en fait de marge, on se trouve au contraire sur une plaque tournante où se jouent, de cette Histoire, bien des réorientations. Ils l'ignorent peut-être, ceux qui travaillent dans les usines textiles de l'Est asiatique, au fond des mines de l'Afrique, sur les chantiers de défrichage amazonien, mais l'heure sonnant au beffroi de la mairie de Landvil, grâce à un mécanisme classé parmi les plus anciens du monde, sonne également pour eux. Cinq

messieurs dégustant l'eau-de-vie d'abricot locale dans un des restaurants discrets et chers de la place de la Paix, c'est un renversement d'alliance, c'est une fusion-acquisition, c'est la flambée d'une guérilla séparatiste à l'autre bout de la terre, flambée à laquelle personne, mais alors personne ne s'attendait.

L'imprévisible et la convulsion irradient de ce micro-État calfeutré dans ses frontières, où rien ne se transforme qu'à contrecœur, où se lèguent religieusement de mère en fille recettes de détachant et vieilles cuillers en bois.

Le promeneur qui, renonçant au bateau de 16 h 27, préférerait marcher sur le chemin de berge, entre des saules déplumés et des kiosques à journaux naturellement fermés, pourrait d'ailleurs être pris de doute, dans cette obscurité montante. S'arrêter, se remplir les poumons de l'air humide et froid mais mystérieusement tonique, goûter l'absence de bruits de circulation, puisque les rails du tram et la rocade routière contournent avec prudence ces terrains inondables. Et il tiquerait. Quelque chose ne colle pas. Au-dessus de lui, le ciel bouché, dont il n'y a rien à retirer pour l'instant, rien à attendre. Sous ses pieds ? Oui, sous ses pieds, un susurrement, un appel, perceptible malgré le clapotis des vagues : ce sont les galets, au fond de l'eau, qui roulent et migrent peu à peu depuis le pont de la Marène jusqu'aux gorges terminant le lac d'Éponne à l'ouest, comme un grand déversoir.

Mais qui irait se promener là à une heure pareille, si ce n'est celui qui, justement, est encore étranger à cet univers, ou n'y a plus sa place ?

La ville, à présent, allumait une à une ses lampes d'appoint à abat-jour, poussait le feu sous la soupe, tassait devant les portes palières des coussins tubulaires contre les vents coulis, pour mieux se rencogner ensuite dans sa torpeur. Mais les torpeurs de ce petit pays expert à gérer l'apparence ont de quoi vous surprendre. Elles sont peuplées d'échos et de réminiscences, agitées d'espoirs et d'inventions fermentant ici plus activement qu'en d'autres latitudes où tout, à tout moment, ne vous parle que d'avenir. N'y cherchez pas de rutilantes nouveautés, non. Mais ouvrez l'œil (fussiez-vous seul à le faire dans cette capitale bicéphale assoupie de bien-être), et vous sentirez, avec malaise ou avec excitation selon votre tour d'esprit, l'insidieux fousissement de possibles progressant vers le jour.

Sous ce passé dont le grand-duché se drape, sous ce passé qui s'y affiche partout – à chaque coin de rue orné d'une statuette de saint noirâtre, dans chaque pavé façonné à la main par un maître paveur des Ateliers publics –, vous constaterez que le présent est là, tiède et vibrant ; que ce repos ambiant est en réalité celui de la pâte qui lève sous un linge bien propre, qu'on retourne et repétrit, et puis qui lève encore, pour devenir lentement la brioche nattée servie chaude à l'an neuf, à peine sortie du four.

En somme, la ville se refaisait.

« ALORS, TU TE SENS D'ATTAQUE ?

– Mais oui. »

Assis sur le vaste canapé en *L*, les deux hommes venaient d'entrechoquer leurs verres et d'aspirer une première, une infime gorgée. La meilleure. Celle qui faisait exploser contre le palais ses notes de tourbe et son ardeur ambrée.

« Merci, vieux. Tu m'as gâté, là.

– Quinze ans d'âge. Une marque écossaise peu connue, qui a ses propres circuits de distribution... Je me doutais bien que je te ferais plaisir avec ce cadeau. Et c'est ce qui s'impose, au moment de conclure une affaire en beauté. »

Impossible de ne pas relever l'accent mis sur *conclure*. Le destinataire de cette sommation (chevelure à peine touchée de gris, traits bien dessinés, pull rustique approprié à un dimanche, quoique extrêmement seyant) remua sur son siège, prit une seconde gorgée.

« Fameux.

– Oui. Mais revenons-en à notre histoire. Demain il faut en finir, Jean-Marc. Cette fois, il faut trouver.

– On trouvera, je n'ai aucun doute là-dessus.

– Demain. Tu sais que l’heure tourne, mon grand. Ton livre est annoncé pour la rentrée de septembre, j’ai déjà des demandes d’épreuves pour le mois d’avril, il va bientôt falloir fixer les objectifs de mise en place... Tout est calé. On n’attend plus que toi. Tu as assez tergiversé.

– Tergiversé ? Je n’ai fait que prendre le temps nécessaire. Tu disais toi-même que le choix devait être mûrement réfléchi. C’est bien parce que le calendrier est serré que nous n’avons pas droit à l’erreur. Un mauvais casting serait catastrophique, et pas seulement pour nous.

– Ce couple, la semaine dernière, c’était pourtant du sur-mesure, objecta posément son visiteur. Ils sont encore libres. Tu devrais y réfléchir.

– Georges, il n’est pas question que je me charge d’une famille. D’accord, c’est spacieux chez moi, mais pas à ce point. » Ses yeux quittèrent la table basse pour parcourir le séjour aux volumes harmonieux, la galerie, tout en haut, sur laquelle donnait sa chambre, le tapis de selle anatolien ornant le mur entre les baies vitrées jumelles et, dans un coin, le vivarium des phasmes. Tout un décor qu’il avait tant de plaisir à retrouver après chaque longue absence. Son chez-lui. Le coup de cœur avait eu lieu dès la lecture de l’annonce immobilière, avec cette adresse bis-cornue et la mention « Atypique ». C’était pour lui, il le savait déjà.

« Une famille, tout de suite les grands mots ! Juste le mari et la femme, sympathiques en diable, lui informaticien, elle employée de banque...

– Un couple, c’est déjà une famille.

– Célibataire dans l'âme, va. » Georges rit, et le maître de maison ne put retenir un sourire. Eh oui, il était comme ça, indécrottable. Atypique. Et, non, il n'allait pas accueillir pendant trois mois un couple de parfaits inconnus, même *sympathiques en diable*, même triés sur le volet. La langue étrangère qui résonnerait chez lui du matin au soir, malgré tous leurs efforts pour rester discrets (car il fallait qu'il écrive, lui), la lessive conjugale séchant dans l'ancien pigeonnier reconverti en buanderie, les petits plats que l'employée de banque mitonnerait, croyant bien faire, dans la cuisine immaculée...

« Un homme seul, Georges. Point à la ligne.

– C'est sûr qu'une femme seule, ce ne serait plus très crédible. On te connaît. »

Cette fois, Jean-Marc n'eut qu'un sourire poli. Une raison supplémentaire pour ne pas se charger d'un couple : même s'ils avaient leur studio à eux au bout du couloir, et lui, sa chambre à l'étage, il serait un peu gêné pour ramener des filles, et il n'allait pas vivre comme un moine pendant aussi longtemps. Tandis qu'un homme seul comprendrait, lui, surtout s'il était jeune. Cela pourrait même créer entre eux une complicité (à condition de ne pas exagérer, bien sûr), quelque chose qui transcenderait les différences culturelles et ferait un thème intéressant.

« Le gamin de l'autre fois, tu te souviens ? il m'aurait bien plu. C'est le genre de fonceur que j'essaie de dénicher comme guide ou interprète quand je fais du terrain.

– Beaucoup trop jeune, Jean-Marc. Soyons clairs, ce n'est pas une mission éducative, cet hébergement. Tu te

sens la fibre paternelle, toi ? Et puis, son dossier n'était pas solide. L'association m'a appelé pour me dire qu'il n'était plus sur la liste, pour l'instant. D'après le BIR, il y avait des anomalies dans ses déclarations ou dans les documents fournis. Son cas va être réexaminé et, pour nous, c'est rédhibitoire. Tu ne vas pas commencer le boulot avec quelqu'un qui risque à tout moment de nous claquer entre les doigts, ou alors de t'attirer des ennuis avec la justice. Il faut que le statut de réfugié soit déjà obtenu, les papiers en règle, l'accord du BIR donné. L'informaticien et sa femme, par exemple... »

Mais c'est qu'il insistait, le Georges. Il insistait, et il l'avait délibérément froissé, lui, un des auteurs phares de son catalogue. La fibre paternelle ! Certes, arithmétiquement ce gamin de dix-neuf ans aurait pu être son fils. Mais tout n'est pas arithmétique dans la vie. Lui-même ne se sentait nullement l'âge de son état civil, et il ne le faisait pas, tout le monde le lui disait. Y compris Georges, après chaque séance de photographie.

« Tu m'écoutes ? lançait justement ce dernier.

– C'est-à-dire que... Tu reveux du whisky ?

– Un doigt, pas plus. » Georges, calvitie élégante et vareuse de coupe pseudo-militaire, l'étudiait entre ses paupières plissées. « Dis, je te trouve bien pensif. Tu ne vas pas tout remettre en question, maintenant ?

– Certainement pas. » Il s'était lui aussi resservi un fond de verre. « D'abord, je te rappelle que c'était mon idée. Et elle me plaît toujours autant. » C'était même sa meilleure idée depuis un bail. Des situations, des parcours

de vie dont il était familier grâce à ses derniers reportages. Un sujet qui parlait beaucoup au public en ce moment. Et une pause bienvenue dans son rythme de dingue : trois mois tranquille chez lui à observer et à retranscrire cette expérience de cohabitation, il en avait envie après toutes ces années à courir d'un continent à l'autre, ce serait un repos.

Ce serait aussi une expérience sur lui-même. Cohabiter trois mois avec un réfugié (ou avec qui que ce soit, d'ailleurs) : chiche. Sortir de sa zone de confort. S'ouvrir à autre chose. Dévoiler un peu *l'homme* Jean-Marc Féron, célèbre pour ses livres, ses articles et ses prestations médiatiques, mais dont on ne connaissait guère la vie privée, si ce n'est qu'il multipliait les conquêtes féminines. Être réduit à cet aspect de sa personnalité, c'était un peu dommage.

« Tu prends des notes ? » coupa la voix de Georges.

– Excuse-moi ?

– Des notes sur ton état d'esprit, dans cette phase préparatoire. Bien sûr, il ne s'agit pas de révéler au lecteur le mal que nous avons eu à trouver la perle rare, le spécimen dont nous serions sûrs qu'il t'inspirerait un bon livre. *Un prestidigitateur ne montre jamais ses trucs*, tu le sais mieux que moi. Mais n'hésite pas à formuler tes appréhensions, tes questionnements. En recevant ce gars chez toi, tu vas montrer ta part sensible et généreuse, ce qui est très, très bien. Et tu vas aussi montrer que tu es un être normal, un Éponnois comme un autre, sujet aux doutes, aux préjugés. Pas d'angélisme, et encore moins

d'autocensure. Donc, note tout ce qui te passe par la tête, nous ferons le tri ensuite.

– Oui. Oui.

– Revenons-en à demain : il vaut mieux que nous sachions déjà, toi et moi, qui nous allons choisir, je me charge des arguments pour écarter les autres. Plus de trac-tations à voix haute, Jean-Marc. Plus de toussotements, plus de “Je voudrais revoir le tout premier”. Ça commence à mal passer avec la Duratti, tu sais, la fille de l'associa-tion. Avant-hier au téléphone, elle m'a encore dit que ce n'était absolument pas leur procédure habituelle et que nous ne devons pas nous croire à la “foire aux bestiaux”. Pas mal, non ? J'ai dû lui rappeler, à la demoiselle, que tu comptais leur verser vingt pour cent de tes droits d'auteur – une excellente initiative de ta part, soit dit en passant.

– La foire aux bestiaux, murmura Jean-Marc, consterné.

– Bah, ne fais pas attention. C'est tout un poème, ce milieu-là... N'oublie pas que tu leur rends service avec cet argent, sans parler de la formidable publicité que ton livre va leur faire. Et quand on rend service, on a le droit de poser quelques conditions.

– Exact. » Tout le doigt de whisky y était passé d'un coup.

« Alors voilà où nous en sommes : ils ont un nouvel arrivé, un professeur émérite qui a été destitué et déchu de ses droits à la pension. Il a même fait trois mois pour délit d'opinion et, dans son cas, la décision du BIR ne fera pas un pli. De plus il a des problèmes de santé : asth-matique, diabétique et j'en passe. Pour l'association, il est prioritaire. »

Émérite, asthmatique, diabétique ? Hou, là, là.

« Et toi, Georges, qu'en penses-tu ?

– Ce que j'en pense ? » L'éditeur lui avait jeté un regard vif tout en trempant ses lèvres dans son verre ; mine de rien, il s'amuse beaucoup. « À mon avis, ce n'est pas une bonne idée. D'abord, pour apaiser tes scrupules (car tu en as, ne me dis pas le contraire), ce pauvre vieux trouvera sans aucun mal des hébergeurs. On commence à parler de lui sur les réseaux sociaux, un comité de soutien se monte à l'Université grand-ducale, les assistants vont se l'arracher. Mais surtout, il est évident pour moi qu'il ne fait pas l'affaire.

– Je t'avoue que, comment dire...

– Nous nous comprenons, fit Georges, la langue dans sa joue. Prendre une victime exemplaire de la dictature, un vieil homme malade à qui la compassion est déjà acquise, ce serait *trop beau*, trop édifiant. Tout serait joué d'avance, il ne se passerait plus rien. Il faut qu'au début les paris soient ouverts et que flotte quelque part la possibilité de l'échec, si tu vois ce que je veux dire. »

Jean-Marc n'était pas si sûr de voir. Son regard avait filé vers la baie vitrée de gauche, celle par laquelle on apercevait un bout du lac et les hauts peupliers du parc des Sablons. En de rares occasions, il arrivait que Georges, *son* Georges, l'ami et l'éditeur de tous ses grands succès, lui fasse un petit peu peur.

« Enfin, reprit ce dernier, je note encore un inconvénient de taille : niveau socio-culturel trop élevé. Le berger yézidi qui ne parlait même pas anglais, ça n'allait pas ; et un

professeur d'histoire contemporaine qui est une référence dans son domaine et a participé à plusieurs colloques internationaux, crois-moi, ça n'ira pas non plus. Ton lectorat ne s'y reconnaîtra pas. Vos échanges seront trop politiques, trop informés – trop intellectuels, pour tout dire.

– Très juste, approuva le journaliste, rasséréiné. On pourrait même me reprocher d'être resté dans l'entre-soi, de m'être rendu la tâche facile en choisissant quelqu'un avec qui j'avais déjà trop d'affinités. Il nous faut un monsieur Tout-le-monde, un brave type moyen dont le métier et le niveau de vie prêtent sans mal à l'identification.

– Tiens, au fait, l'association m'a parlé d'un autre nouveau. Vingt-huit ans, relativement éduqué. Il tenait le garage de son père, en attendant mieux, avant de s'attirer des ennuis avec le régime en place. Menaces de mort de groupes paramilitaires, fuite, trois ans sur les routes, a fini par atterrir ici.

– Pourquoi pas. Oui. Mais continue, faisons le tour de la question.

– Eh bien, il y a toujours l'employée de banque et l'informaticien. Je suis embêté, tu vois : j'étais tellement persuadé qu'ils t'iraient que je me suis un peu avancé, et maintenant ils comptent sur nous. »

C'est malin, pensa Jean-Marc. « Et si je ne prenais que le mari ?

– Pendant que la femme resterait en foyer, ou dans la rue ? Tu te vois leur proposer ça, sincèrement ?... Bon, je passe au dernier candidat. Ce gars qu'on nous a présenté le mois dernier et avec qui tu ne te sentais pas d'atomes

crochus, disais-tu. Apparemment tu n'es pas le seul, car il attend toujours.

– Ah oui. » Dépressif, avait diagnostiqué Jean-Marc en son for intérieur, dès le premier regard.

Georges reposa son verre sur la table basse, attira vers lui un livre d'art pour regarder la couverture – une installation de vieilles chaises empilées, à contre-jour, sur un îlot rocheux –, eut un soupir.

« Dans ce cas, mon grand, ce sera le garagiste, nous n'avons plus le choix. Son dossier est impeccable, cela dit. L'association me l'a transmis en même temps qu'une photo... attends que je retrouve leur mail...

– Je peux voir la photo ?

– Si ça te fait plaisir. Bonne tête, le gars. Et *a-do-rable*, d'après miss Duratti, qui n'est pourtant pas une marchande de bestiaux. »

Le maître de maison attrapa le portable de Georges. Sur la photo, assez mal cadrée, on voyait un jeune homme en blouson devant ce qui ressemblait à une cour d'école désaffectée. Bonne tête, en effet. Et les mains sur les hanches semblaient prêtes à en décoller pour décrire de grands gestes dans les airs : Alors voilà, j'ai vingt-huit ans et je m'appelle...

« C'est quoi, son nom ?

– Hossein quelque chose... attends, dit Georges, le front baissé, en revenant à ses mails.

– Laisse, peu importe. Je prends. »

Georges rempocha son appareil. Rien dans son attitude ne trahissait la satisfaction de celui qui vient, à

grand-peine, d'emporter le morceau. « Eh bien je te dis à demain, au siège de l'association. » Déjà il s'était levé et passait sa veste de demi-saison. « Tu y seras sans faute, hein ? Pas la peine que je vienne te prendre en taxi ?

– Bien sûr que non », répliqua l'auteur phare de son catalogue en le raccompagnant dans le vestibule. « Et merci encore pour la bouteille, vieux.

– *My pleasure* », lança Georges du perron, avant de tirer la porte sur lui.

Revenu dans le séjour, où deux creux dans le canapé restaient encore visibles, Jean-Marc Féron posa les doigts sur ses paupières, expira à fond, constata qu'il se sentait mieux. C'était le soulagement qui suit les prises de décision, quand il n'y a plus à réfléchir mais seulement à agir : les dés étaient jetés.

Il alluma le globe lumineux sur l'énorme coffre à pieds, conçu pour transporter toute la garde-robe d'un fonctionnaire Ming en déplacement, et qui ne contenait rien. Hossein, donc. Eh bien, à la grâce de Dieu, se surprit-il à penser avec l'ombre d'un sourire.

Maintenant, il allait changer l'eau dans le vivarium des phasmes.

« *REMONTER LE COURANT*, annonça une voix incertaine, avant de marquer une pause. *Quiconque a traversé à gué un torrent de montagne connaît ces sensations. Vous ôtez vos chaussures, vous roulez votre pantalon à hauteur du genou, vous hésitez quelques secondes devant la rapidité impressionnante du flux, le bruit assourdissant. Puis votre pied se pose sur le gravier humide de la rive. C'est froid.* »

La voix révélait un être qui prend rarement la parole en public et l'appréhende. Elle lisait trop vite, sans respirer, comme pour prévenir les objections ou en avoir fini au plus tôt. « *Un premier pas dans l'eau, immédiatement suivi d'un autre, car vous perdez l'équilibre : il vous semble que cette eau est de glace, et d'une force sans proportion avec la vôtre. Pâles sur le fond caillouteux, jamais vos chevilles ne vous ont paru plus frêles. Comment résisteront-elles, là-bas en plein courant, où des remous bouillonnent au point que la roche en a été lissée ?*

– Je comprends rien à cette histoire de rivière », lança, depuis le radiateur sur lequel il était assis, un type assez patibulaire avec sa cicatrice sur la tempe et son tatouage dans le cou. « On est censés écrire un pamphlet, non ? Les

chevilles, le pantalon qu'on roule, qu'est-ce que ça vient foutre là ?

– Laisse-le lire », riposta une jeune femme pelotonnée dans un petit fauteuil, les genoux entre ses bras. « On écoute d'abord, on réagit ensuite. Vas-y, Cédric, ne te déconcentre pas. »

Cédric rapprocha encore le feuillet de son visage, d'une main qu'on voyait distinctement trembler. « *Vous vous attendez à être balayé, fauché par cet énorme mouvement de l'amont vers l'aval, qui s'oppose à votre dérisoire mouvement de traverse ; d'avance, vous vous sentez comme ces brindilles qui viennent de passer sous vos yeux en tournoyant, abandonnées à un élan qui ne leur est plus propre.* » Toussotement. « Je sais bien que ce n'est pas le ton d'un pamphlet. En fait, je voyais ça comme un prologue. Pourquoi ne pas prendre d'abord notre titre au pied de la lettre, ouvrir sur du concret ? Page de titre : REMONTER LE COURANT, avec le sous-titre qui lève toute ambiguïté sur le contenu. À la page suivante, cette entrée en matière, peut-être en italique... »

« Jérôme, pardon, quel est votre sous-titre ? chuchota à son voisin une femme assise à la table, qui avait posé un papier devant elle et déjà pris quelques notes.

– *Critique de la déraison capitaliste* », expliqua le dénommé Jérôme, un garçon aux longues jambes, que sa taille obligeait à se tenir un peu courbé.

« Un prologue, pourquoi pas, reprit le tatoué sur son radiateur. Mais moi je trouve ça trop littéraire, ce que t'as écrit. Comptez par sur moi pour imiter ce genre de style dans mon chapitre, alors là, non.

– Tu feras ce que tu voudras, Stan, fit Jérôme. On en a déjà parlé, chacun traite ses chapitres comme il l’entend. Ce qui compte, c’est la cohérence du fond.

– “Trop littéraire”, c’est d’ailleurs à voir, appuya la femme qui prenait des notes. Le fait est que vous avez une belle plume, Cédric.

– Sonia, tu sais, on se tutoie tous ici, lui glissa l’occupante du fauteuil.

– Soit. Cédric, je trouve que tu as une belle plume. Et j’ai très envie d’entendre la suite.

– Oui, on reprend, dit Jérôme qui avait consulté sa montre. Ça me gêne de vous presser, mais aujourd’hui j’ai un rendez-vous à six heures et ce serait bien qu’on ait eu le temps d’aller jusqu’au bout. »

Le lecteur s’éclaircit la gorge, repoussa ses lunettes sur son nez. « Donc, ... abandonnées à un élan qui ne leur est plus propre. Et puis vous progressez, comme malgré vous. Curieusement, l’eau qui vous arrive maintenant aux mollets vous paraît moins froide. Du lit semé de petites pierres, de sable, monte une tiédeur que vous reconnaissez : celle du sol ferme. En peu de temps, vous avez appris à ajuster votre force à celle du courant. Et la conscience vous revient que, même dans des conditions difficiles, contrariées, vous êtes tout bonnement en train de marcher, ce que vous savez faire depuis l’âge de deux ans. »

Un gloussement avait retenti du côté de la fenêtre, où un homme mûr venait d’écraser une cigarette dans le cendrier posé à l’extérieur de la vitre.

« Ça va ? jeta Cédric, alarmé.

– Ça va très bien, expliqua le fumeur en repoussant le vantail. Justement, ça me fait rire.

– Mais oui, ça va très bien, renchérit Jérôme. Maintenant, Cédric, tu continues sans t’interrompre, sinon on va demander à Isabelle de lire à ta place. Elle n’attend que ça, la pro. »

Cette dernière se retourna dans son fauteuil pour lui envoyer à la tête une épiluchure de mandarine, avant de glisser en direction de la fenêtre : « Tu peux laisser ouvert, Dieter. On commence à manquer d’air, ici. »

Cédric se racla la gorge et reprit son feuillet.

« Vient le moment où vous êtes si à l’aise que vous vous arrêtez à mi-gué et regardez vers l’amont. Vos chevilles ont trouvé leur assise, vos bras n’ont plus besoin de battre l’air, la masse d’eau déferlant dans votre direction ne vous déstabilise plus. Ce n’était donc que ça ? Et, un sourire aux lèvres, vous faites quelques foulées vers cet amont, par simple plaisir, pour éprouver votre force retrouvée. Ce n’est pas plus dur, en fait : vous découvrez qu’il est même plus facile de vous opposer frontalement à la poussée que de la subir en biais. »

– Excellent, lâcha Jérôme qui, sans y penser, réduisait en menus morceaux la peau de mandarine.

– On ne m’interrompt plus, rappela malicieusement Cédric. *Vous pourriez aller loin de la sorte, remonter, remonter encore, et chacun sait que plus on remonte, moins le courant est fort ; que le torrent, à mesure qu’on laisse derrière soi ses divers tributaires, n’est plus qu’une rivière, un ruisseau, enfin un filet d’eau à peine visible entre des herbes. C’est pourtant lui qui, quelques minutes plus tôt, vous en imposait tant. »*

Un long silence. Cédric releva les yeux. Sonia restait le crayon en l'air.

« Ça finit comme ça, ton prologue ? grogna Stan, qui n'avait plus desserré les dents depuis sa première intervention et se tenait bras croisés, le cul sur son radiateur.

– Non, évidemment. Mais je ne suis pas content de la suite. Je crois que je devrais la revoir.

– Tu nous la lis quand même ? suggéra Isabelle. Rassure-toi, on peut très bien écouter un passage que tu ne trouves pas encore abouti.

– C'est même le but d'une réunion de travail, observa Dieter. En avant, fils, déballe-nous ton affaire.

– D'accord. Bon. Après la dernière phrase, j'ai mis une ligne de blanc. Ensuite : *Il n'est pas question d'inverser le cours des fleuves ni de remonter le temps pour revenir à l'époque des fanéuses à la fourche et des tondeurs de drap. Ce que nous nous proposons dans cet essai, c'est un exercice intellectuel semblable à celui que nous accomplissons en traversant à gué un torrent de montagne. Car c'est la pensée qui, notons-le, nous fait alors dépasser la sensation – de froid, d'instabilité, d'exposition à une force qui apparemment nous dépasse – pour constater notre capacité innée à nous y opposer. De même le système capitaliste, sous ses dehors de toute-puissance...*

– Trop abrupt, avait murmuré Isabelle.

– ... *ne repose que sur une chose : notre propre attitude, qui consiste à nous laisser porter, de plus ou moins bon gré, au lieu de réfléchir à ce qui nous porte. Il nous en impose, au point que nous oublions ce que nous savons tous faire : penser. Devenu objet de pensée, il révèle aussitôt son extraordinaire faiblesse. Rien n'y tient*

debout, dès lors que nous cessons d'y croire. C'est à cet exercice simple, accessible à chacun, que nous voudrions ici nous livrer. »

Cédric avait repris de l'assurance sur la fin et même trouvé les accents d'une certaine éloquence. Il retira ses lunettes pour se frotter les yeux : « En fait c'est très utile pour moi de vous lire à haute voix. À l'oral, on sent tout de suite ce qui cloche. Je me demande s'il ne faudrait pas couper quelques phrases, entre la ligne de blanc et le dernier paragraphe.

– Au contraire, s'écria Isabelle, tu devrais développer. Ton “système capitaliste” arrive trop vite. Un instant plus tôt on avait encore les pieds dans l'eau, pour ainsi dire. Laisse au lecteur le temps de se sécher, amène plus doucement ton parallèle. »

Cédric hocha la tête. « Je crois que tu as raison.

– Vous voulez bien me passer la feuille ? » Jérôme parcourut des yeux la fin du texte, revint en arrière, se mordilla la lèvre. « Je repère un autre problème. Tu emploies trop souvent *penser*, dans ce passage.

– Ouais, fit Stan.

– C'est triste à dire », lança Dieter qui s'était rallumé une cigarette et fumait contorsionné, les jambes dedans, le torse dehors, « mais le mot *penser*, ça effraie beaucoup de gens.

– Quoi ? explosa Isabelle. On ne va pas s'arrêter, déjà, à ce qui “effraie” les gens ! Si on écrit ce pamphlet, c'est justement pour secouer cette peur visqueuse qui paralyse leur esprit critique : peur d'être laissés pour compte, de perdre leur emploi, de ne plus servir à rien...

Franchement, j'ai honte pour vous. Si Waizer vous entendait ! » Elle ramassa ses cheveux en arrière et les tordit sur son épaule, en un geste qui devait lui être familier, tandis qu'une atmosphère tendue s'installait dans la pièce.

Sonia, discrètement, avait emprunté à Cédric son brouillon et l'étudiait sans hâte. « *Ce que nous savons tous faire : penser, je ne vois vraiment pas qui pourrait s'en effrayer, ou alors, Isabelle a raison, mieux vaut renoncer à ce pamphlet. Devenu objet de pensée, juste après, est un simple enchaînement qui coule de source. En revanche, Cédric, la pensée qui, notons-le, nous fait alors dépasser la sensation est un peu didactique, sans être nécessaire à ton raisonnement. Que diriez-vous de ceci, pour tenir compte de vos remarques à tous ? Ce que nous nous proposons dans cet essai, c'est une reconquête de notre esprit critique, par-delà nos impressions et nos peurs. De même qu'en traversant à gué un torrent de montagne, nous dépassons la sensation de froid, d'instabilité, d'exposition à une force supérieure, pour constater notre capacité innée à nous y opposer, de même un calme examen du système capitaliste ne peut qu'en révéler la vacuité. Sous ses dehors de toute-puissance..., etc.* »

La tension était brusquement retombée.

« Elle est bien, la dame », lâcha Dieter avec un clin d'œil gras, en désignant Sonia du pouce.

Jérôme eut un soupir, Isabelle murmura : « Dieter, franchement... » Mais, tout comme on supportait les bougonneries de Stan parce qu'elles apportaient une dose salutaire de négativité, on passait à Dieter ses petites frasques, parce qu'il était un monument d'une époque

révolue et qu'on ne pouvait lui en vouloir d'en garder les façons. Figure en vue d'un mouvement étudiant quelques décennies plus tôt, il avait jugé bon de mettre plusieurs frontières entre lui et l'Allemagne où, ceci entraînant cela, il n'était plus jamais rentré.

Cédric, pendant ce temps, s'était approché de la table et copiait avec minutie la correction proposée.

« Merci pour ton aide, Sonia. C'est fou, tu as réussi à formuler presque exactement ce que j'essayais de dire, sans y arriver.

– C'est mon métier, tu sais », sourit Sonia. Puis, se tournant vers les autres : « Est-ce que je peux encore faire une remarque ? Pour en revenir à la critique de Stan, il me semble que Cédric pourrait choisir sans inconvénient des mots moins recherchés. *Affluents* au lieu de *tributaires*, par exemple.

– Ce qui me gêne, c'est surtout *pâles sur le fond caillouteux*, intervint Stan, encouragé. On se sent pas dans un pamphlet. On dirait, je sais pas, moi, le début d'une nouvelle ou d'un roman.

– Intéressant. Tu peux nous expliquer pourquoi ? » Stan, sans répondre, promena une main sur son crâne rasé de frais. « J'ai une hypothèse, poursuivit Sonia. Cédric a voulu camper un "vous" de pamphlet où pourrait se reconnaître n'importe quel lecteur. Mais il a laissé échapper quelques traits, disons... autobiographiques, qui nous mettent sous les yeux un être particulier, comme dans une fiction. » Elle s'efforçait de ne pas regarder directement le fluet Cédric qui, vendeur dans une librairie exigüe du

Vieux Quartier, voyait trop peu la lumière du jour. « Tout le monde n'a pas les chevilles pâles, Cédric. Voilà peut-être ce qui gênait Stan, tout simplement. »

Maintenant c'était Stan qui s'approchait de la table et relisait le brouillon.

« Je propose : *Nues sur le fond caillouteux, vos chevilles soudain vous paraissent bien frêles.* Hein ? Ça marche, là ? »

– Idéal », applaudit Jérôme, qui avait encore jeté un coup d'œil à sa montre. « C'est bien, on avance. Cédric, tu es d'accord avec nos remarques ? À la prochaine séance, tu nous montres ta nouvelle version et Dieter nous lit son chapitre ? »

Personne n'y trouva à redire.

« Alors je vous attends tous ici dans quinze jours, conclut Isabelle en se levant de son fauteuil. On te reverra, Sonia ? »

– Avec plaisir, si ça peut vous aider », fit celle-ci qui boutonnait son manteau. Elle n'avait pas l'air de se rendre compte qu'elle leur avait sauvé la mise, et par deux fois, en aplanissant les différends sans que quiconque doive rien céder. Curieuse femme, sous ses allures si quelconques, à l'exception des yeux, brun profond, qui enregistraient tout.

Isabelle commençait à rassembler épluchures de mandarine, coquilles de noix et tasses.

« Tu veux que je reste pour t'aider à ranger ? lui dit Cédric.

– Mais non, va, il n'y a que les chaises à remettre en place et les tasses à rincer. Et j'ai encore une demi-heure

avant que les voisins ne me ramènent la petite.» Elle ajouta tout bas : « C'était bien, ton texte. Tu m'as épatée. »

Cédric n'avait visiblement pas l'habitude des compliments. Que convenait-il de faire ? Sourire, se rengorger ? Dire merci ? Dans le doute, il déposa une bise rapide sur la joue d'Isabelle et prit la tête du mouvement de départ qui s'esquissait sur le seuil. En bas, devant l'immeuble, il fut aussi le premier à serrer les mains puis à s'éclipser.

« Je vous laisse, murmura Jérôme. Il faut encore que je descende jusqu'au quartier de la Gare. »

Stan s'ébroua. « Ben je t'accompagne, alors. »

Il fallait être lui pour ne pas voir, ou refuser de voir, que Jérôme n'était pas enchanté. Restés seuls sur le trottoir, l'Allemand et Sonia échangèrent un coup d'œil complice. Elle resserra le col de son manteau, ouvrit la bouche.

« Ce sous-titre, *Critique de la déraison capitaliste...* c'est de vous, n'est-ce pas ? » Il y avait à peine une question dans sa voix, et Dieter en réponse se contenta de sourire.

« Le vieux Kant doit se retourner dans sa tombe, dites. »

Cette fois Dieter rigolait franchement, faisait mine d'attraper une cigarette dans sa poche, se ravisait.

« Même pas sûr. Il est mort trop tôt pour assister aux pires horreurs de la révolution industrielle anglaise. Je serais curieux de savoir ce qu'il en aurait pensé. »

– Kant visitant une filature dans le Nottinghamshire, tombant en arrêt devant les gosses de cinq ans en train de ramper sous les trames, et sermonnant le manufacturier :

“Agis de telle sorte que tu traites toujours l’humanité en toi-même et en autrui comme une fin et jamais comme un moyen.” Une bonne scène de film, vous ne trouvez pas ? Allez, à dans quinze jours. »

Déjà ses pas claquaient sur le pavé humide. Zut, pensa Dieter. Il lui aurait bien demandé quel était ce fameux métier consistant à deviner ce que les autres avaient voulu dire, et à l’exprimer pour eux. Mais il n’allait pas jouer les Stan, maintenant.

« À la prochaine, oui, lui lança-t-il de loin. Et d’ici là, essaie de te souvenir qu’on se tutoie tous, dans le groupe. »

Elle leva joyeusement une main et disparut bientôt à son regard, dans ces rues du Haut-Landvil où la nuit semblait tomber encore plus tôt qu’ailleurs.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN MAI 2020
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE F. PAILLART
À ABBEVILLE
POUR LE COMPTE
DE SABINE WESPIESER ÉDITEUR

IMPRIMÉ EN FRANCE
NUMÉRO D'ÉDITEUR : 191
ISBN : 978-2-84805-361-5
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2020

SOUS LE CIEL DES HOMMES. Rien ne semble pouvoir troubler le calme du grand-duché d'Éponne. Les accords financiers y décident de la marche du monde, tout y est à sa place, et il est particulièrement difficile pour un étranger récemment arrivé de s'en faire une, dans la capitale proprette plantée au bord d'un lac.

Accueillir chez lui un migrant, et rendre compte de cette expérience, le journaliste vedette Jean-Marc Féron en voit bien l'intérêt : il ne lui reste qu'à choisir le candidat idéal pour que le livre se vende.

Ailleurs en ville, quelques amis se retrouvent pour une nouvelle séance d'écriture collective : le titre seul du pamphlet en cours – *Remonter le courant, critique de la déraison capitaliste* – sonne comme un pavé dans la mare endormie qu'est le micro-État.

Subtile connaisseuse des méandres de l'esprit humain, Diane Meur dévoile petit à petit la vérité de ces divers personnages, liés par des affinités que, parfois, ils ignorent eux-mêmes. Tandis que la joyeuse bande d'anticapitalistes remonte vaillamment le courant de la domination, l'adorable Hossein va opérer dans la vie de Féron un retournement bouleversant et lourd de conséquences.

C'est aussi que le pamphlet, avec sa charge d'utopie jubilatoire, déborde sur l'intrigue et éclaire le monde qu'elle campe. Il apparaît ainsi au fil des pages que ce grand-duché imaginaire et quelque peu anachronique n'est pas plus irréal que le modèle de société dans lequel nous nous débattons aujourd'hui.

Doublant sa parfaite maîtrise romanesque d'un regard malicieusement critique, Diane Meur excelle à nous interroger : sous ce ciel commun à tous les hommes, l'humanité n'a-t-elle pas, à chaque instant, le choix entre le pire et le meilleur ?

Née à Bruxelles en 1970, DIANE MEUR, écrivaine et traductrice, vit à Paris. Depuis son premier roman, La Vie de Mardochée de Löwenfels, écrite par lui-même (Sabine Wespieser éditeur, 2002), elle construit une œuvre d'une réjouissante intelligence, où érudition, fantaisie et subversion mènent le bal.

N° D'ÉDITEUR : 191
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2020
ISBN : 978-2-84805-361-5
PRIX : 22 €

www.swediteur.com


9 782848 053615

SABINE • WESPIESER  **ÉDITEUR**



Cette édition numérique du livre
Sous le ciel des hommes de Diane Meur
a été réalisée le 5 juin 2020
pour Sabine Wespieser éditeur
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

© *Sabine Wespieser éditeur, 2020, pour l'édition papier*
© *Sabine Wespieser éditeur, 2020, pour la présente édition numérique*

www.swediteur.com
ISBN : 9782848053783